

Le Monde illustré (1857)

Le Monde illustré (1857). 1940/05/11.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

GRANDES VOYAGEUSES

Renée HAMON
et les "ILES DE LUMIÈRE"

par Nine MAHEVAS



Ci-contre : Renée Hamon dans l'atoll de Fakarava (N° 85.589)

Ci-dessus : Le « Monoueva », le dernier voilier du Pacifique (N° 85.593)

Il y a des façons bien différentes de voyager. L'écrivain qui emprunte le paquebot ou le sleeping pour courir le monde, peut rapporter de sa croisière une œuvre pleine de talent, et dans laquelle l'imagination supplée à beaucoup de choses.

Mais je doute que son livre résonne jamais de cet accent humain, qui touche directement le cœur.

Ce que Renée Hamon recherche, avant tout, dans ses voyages, c'est l'émotion, sans cesse renouvelée, que lui procure le contact des êtres et leur profonde pitié.

Voilà du moins le sentiment qui domine après la lecture de son livre *Aux Iles de lumière* (1), pour lequel Colette, le grand écrivain, a fait une préface qui est, en même temps, un magistral portrait de l'auteur :

« Son destin est de voyager sur la mer, d'aboutir à la terre pour reprendre la mer. Sa dure tête de Bretonne a besoin de se polir sous le vent, et nul souffle salé n'excède la capacité de ses petits poumons, qui ne se résignent pas à l'atmosphère minéralisée de Paris. Briquer le pont d'un bateau, cuire le riz aux antipodes, le poisson sous toutes les latitudes, dormir sur la terre calédonienne à côté d'une bicyclette d'occasion, faire amitié chaste, à Tahiti, avec des jeunes femmes sans venin ni vertu ; jurer de pitié, en voyant dépérir le demeurant innocent des races qui furent belles et que l'on abandonne à leurs maux ; mendier pour elles bateau-secours, remèdes, soins médicaux, les obtenir, s'en réjouir jusqu'aux larmes ; puis retomber dans le silence, le vagabondage, le poignant bonheur de l'isolé, mettre ses pas dans la trace des pas, à peine effacés, de Gauguin, —

(1) Flammarion



voilà la vocation de Renée Hamon, et certes les éléments de son bonheur. »

Et Colette, poursuivant, se demande :

« Pourquoi ne l'ai-je pas laissée à ce qui la contente ? »

Car, en effet, Renée Hamon « voyageuse authentique » se défendait avec obstination lorsque son illustre marraine lui conseillait de rapporter, de son prochain voyage, non seulement « des photographies, des tapas de fibres foulées, des paréos, des chansons, des coquillages... » mais aussi, « noir sur blanc, ce qu'elle aurait vu et fait, ce qui nous tiendrait lieu, à nous sédentaires, de voyage égoïste. »

Renée Hamon a suivi le conseil.

D'un long séjour de treize mois aux Iles de Lumière (Tahiti, Tuamotou, Marquises) elle a rapporté un beau livre, extrêmement personnel.

Voici, à mon sens, l'une des plus belles pages, le cyclone, raconté par un vieil indigène des Tuamotou, que Renée Hamon nomme, avec juste raison, « l'Archipel des hommes sans peur » : « Théao-Pikopiko, « le monde qui dort profondément », m'a conté le « grand malheur » :

« Dans ce temps-là, j'avais dépassé les vingt ans. Ma vahiné était la belle Tépouamahou, « la fleur odorante ». A la saison des pluies, elle me donnait un nouvel enfant. On était heureux. Un soir que j'allais au large pêcher la langouste, je vois le récif tout à nu. Je me dit : « Ça pas bon ! » Et je regarde le soleil qui s'en allait dans la mer. Il était rouge, si rouge que le ciel était tout brûlé...

Il n'y avait pas d'air. Pas de souffle dans les palmes et tout à coup un calme encercla l'atoll, un calme à rendre fou. On sentait que la vie s'en

allait, que la vie s'arrêtait ! Les insectes, les crabes, les bernard-l'ermite, cherchaient refuge dans les cocotiers. Et les mouettes et les frégates venaient s'abattre dans nos cases, sur les lits et sur nous...

Alors, je dis à Tépouamahou : « L'Ati, le cyclone va venir... »

Tout le village criait et pleurait. Les jeunes voulaient s'enfermer dans les cases mais les vieux, ceux qui avaient vu l'Ati dans leur longue vie, les appelaient : « Aué ! Prenez vos hachettes et allez dans la cocoteraie. Choisissez les arbres les plus solides et les plus rapprochés. Abattez les grosses palmes et que les vahiné les tressent. »

On a attendu toute la nuit... Les étoiles brillaient comme des flammes et de gros éclairs éclairaient sans cesse l'atoll. Et le silence était toujours plus grand et on ne disait rien. On attendait...

A l'aube, enfin, le silence s'en alla et le vent du Nord, le vent du cyclone souffla avec grande violence. Alors, tout le village grimpa aux cocotiers.

J'ai pris la vahiné sur mon dos et l'ai portée sur la plate-forme et puis j'ai monté le petit qui dormait et puis les quatre autres. On n'avait pas beaucoup de place sur la plate-forme et le vent, le terrible vent nous secouait. Alors, j'ai attaché les gosses et la vahiné les uns aux autres et j'ai grimpé encore plus haut pour « voir » l'Ati.

L'atoll était tout recouvert d'eau. Il n'y avait plus de lagon. Il n'y avait plus de récif. Il n'y avait que l'eau. Une eau sale qui bouillonnait et qui courait partout. Et la pluie s'est mise à tomber, chaude, énorme. Et le « grand malheur » a commencé...

Les cases arrachées flottaient, les arbres déracinés s'abattaient dans un terrible bruit. Les cochons et les poulets culbutaient et les chiens nous appelaient... Et on pouvait rien faire et on s'entendait plus parler car le vent du Nord, le vent du cyclone montait toujours.

Il monta tout le jour...

Une jolie fille des îles de corail (N° 85.582)



Un à un les cocotiers tombaient et les gens s'abattaient dans l'eau et nageaient. Ils ne savaient où... Et Tépouamahou pleurait et les gosses hurlaient. Et puis, je ne sais plus. Je me suis trouvé tout seul au matin. Tout seul car la vahiné et les gosses étaient plus là... J'avais ma jambe cassée et l'eau montait sur moi. Je suis resté comme ça un jour et une nuit et puis l'Ati est rentré dans le ciel. L'eau est rentrée dans l'Océan. Et la vie a recommencé. Mais jamais, jamais, Tépouamahou et les petits sont revenus...

« Vois-tu, l'atoll et nous, c'est du maa no te miti, du « manger pour la mer ! »

Ce sont les Îles Marquises qui ont laissé à l'auteur le plus profond souvenir. On comprend aisément pourquoi :

« Allongés sur leurs paépaés, les indigènes grelottent de fièvre. Dans le ruisseau, une vieille tatouée lave ses guenilles tachées de sang. Son



Une jolie Tahitienne (N° 85.583)

homme, tout nu, squelettique, s'enfuit en maugréant. Seul, Têi Tétoua, sec comme une trique, joue de la flûte. Il l'appuie sur une narine, pince l'autre, et les sons les plus suaves sortent du bambou. C'est le plus vieux d'Hanavavé, le dernier cannibale de Fatou-Iva. Sans doute, le « cochon-long » l'a-t-il fortifié : Pas de trace de « féfé ». Et voici José Mendolia, l'ami de Toutoua. Ancien matelot d'une baleinière, il quitta tout pour les yeux d'une belle Marquesane. Et le voilà devenu aveugle, décharné, chevrotant. Sa vahiné est morte de langueur, les trois garçons aussi. A quand le tour de ses filles, Alice et Béatrice, poitrinaires à seize ans ?

Le cœur en révolte, je retourne vers la grève où Théodore m'attend.

— Tu comprends maintenant pourquoi ils ne viennent plus à bord ?

— Mais que fait donc le médecin, bon Dieu !

— Dis pas de mal du Taoté, c'est un chic type. Attends d'être à Taiohaé, tu causeras avec lui. Il te dira pourquoi il ne vient plus ni à Fatou ni à



Pêcheur de perles des îles Tuamotou (N° 85.580)

Oua-Pou. Il peut tout de même pas venir à la nage, hé ?

— Veux-tu dire, Théodore, que le médecin n'aurait pas de bateau ?

— Si, si, il a un bateau. On te le montrera... »

Il faut citer enfin le dernier chapitre, pour ce qu'il contient de générosité et d'ambition humaine :

« Nul ne voyage en vain s'il rapporte de son voyage un rêve noble. Je rapporte de l'autre hémisphère l'espoir qu'on peut sauver ce qui reste — ici et là — de poésie dans le monde. Et que, dans la Métropole, veillent encore des hommes de bonne volonté qui ne se résignent pas à voir dans le peuple Maori un reliquat de fantômes poétiques... »

Un long et progressif désastre a ravi au Maori ses dieux et ses troubadours. On n'a pu lui ôter son âme, ni son affabilité ni sa sociabilité naturelles, ni son amour de l'éloquence. Viennent des hommes, des temps nouveaux, il peut recouvrer l'orgueil de sa race, la fierté de sa civilisation, son intelligence vive et pratique.

Viennent des hommes nouveaux : Le doux Maori qui consent à agoniser lentement aux derniers sons de sa guitare, ils peuvent encore le délivrer de sa somnolence mortelle, lui porter un fraternel secours et lui rendre le goût de vivre. »

Certes, lorsqu'on a contemplé les ravissantes images du film que Renée Hamon vient de présenter au Musée de l'Homme, combien on partage son regret à voir se dissoudre lentement, par la maladie, tant de beauté et de prestige !

Ce film, intitulé, comme le livre, *Aux Îles de Lumière*, en est une magnifique illustration.

La poésie qui en émane est forte et naturelle, dégagée de tout poncif, de toute romance inutile : car la beauté des êtres et des paysages se suffit à elle-même, et tout commentaire l'alourdirait.